

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

SAUVÉE PAR UN ÉCLAIR.

(Pour la *Famille*)

L'homme doit-il, comme la plante, ne quitter le coin de terre où la Providence l'a fait naître que pour s'élançer vers le ciel sa plus belle et dernière patrie ? Zoël Lesneven, pouvait le croire depuis dix ans qu'il avait émigré de Bretagne pour venir se faire "ranchero" en Amérique. Malgré ses océans de verdure et de fleurs, sa vie aventureuse et sans bornes comme ses horizons, la pampa n'avait point été élémente pour lui. Sans compter les dangers et les soucis de son rude métier, il avait perdu deux enfants.

Mais sa petite Alice lui restait, comme une fleur éclose entre deux tombes. C'était une espiègle de six ans, voltigeant et chantant sans trêve comme l'oiseau de la prairie. Son sourire, son babil, ses questions à tout propos suffisaient pour faire oublier à Zoël, lorsqu'il rentrait au rancho, harassé de fatigue, combien le pain de l'exil est amer et dur.

Un matin, il se disposait à aller vendre cinquante buffles à la croupe arrondie et luisante, à la puissante encolure et dont les naseaux exhalaient un souffle pareil à l'air embrasé de la pampa avant l'orage. La ville où se tenait le marché était distante de plusieurs lieues. Aussi, à chacun de ses voyages, le colon était-il mis à contribution par sa femme et par ses voisins et les fontes de son cheval suffisaient à peine à renfermer les denrées, les provisions et les étoffes qu'il était chargé de rapporter :

— "Papa, dit tout à coup Alice, voilà bien longtemps que tu me promets une poupée. Je suis maintenant honteuse de celle que maman m'a faite avec des chiffons."

— “ Eh bien ! ma chérie, je t'en rapporterai ce soir “ une belle ! ”

— “ Avec des yeux bleus et des cheveux blonds ? Une grande poupée qui dira “ Maman ” ? ”

— “ Oui ! ”

— “ Oh ! quel bonheur, s'écria l'enfant en sautant de joie. Prends-la bien grande ! ”

— “ Aussi grande que toi, mignonne ! ”

— “ Non, pas tout à fait, car je ne pourrais plus être que sa grande sœur ! ”

— “ Cette république inattendue fit sourire le “ ranchero ” qui piqua des deux.

Arrivé à la ville, il vendit avantageusement son bétail et acheta sans marchander la plus belle poupée qui lui fut offerte en jouissant par avance du ravissement de sa fille, lorsqu'elle aurait entre les bras ce magnifique jouet. Quand il repartit, le vent soufflait du sud-ouest, l'atmosphère était lourde et embrasée et de sourds grondements, précurseurs de l'orage, se faisaient entendre au loin. A la lisière de la pampa, la pluie se mit à tomber à larges gouttes. Devait-il poursuivre son chemin ? Mais la crainte de plonger les habitants du rancho dans une inquiétude mortelle et, plus encore, le désir de ne pas retarder le bonheur d'Alicé triomphèrent de ses hésitations et il continua sa course, au milieu des ténèbres profondes diaprées de temps à autre par la sinistre lueur d'un éclair. La violence de l'ouragan courbait les hautes herbes, déracinait les arbres et, plus d'une fois, Zoël avait cru entendre derrière lui comme des bruits de pas et des lamentations.

Tout à coup, il s'arrêta brusquement. Cette fois il ne se trompait pas, c'était bien une voix humaine, mais faible comme un cri d'écureuil, qui venait de frapper ses oreilles. Était-ce celle d'un enfant égaré ? N'était-ce pas plutôt un piège des maraudeurs de la pampa, pour dépouiller le crédule voyageur d'une sacoche qu'ils savaient bien garnie ? Zoël allait passer outre, lorsque le même cri, plus faible cette fois, se fit encore entendre :

“ Il ne sera pas dit, pensa-t-il, que Zoël Lesneven aura, pour la première fois, laissé périr une âme en peine ! ” Il se signa, mit le revolver au poingt et chercha à s'orienter. Après avoir longtemps cherché à tâtons, il se désespérait de l'inutilité de ses recherches, lorsqu'un éclair déchira soudain la nue et éclaira, à dix pas devant lui, une petite forme blanche. Zoël put

bientôt se convaincre qu'il avait un enfant entre les bras, mais sans pouvoir en distinguer les traits.

Semblable au roi des Aulnes de la légende, il chevaucha pendant une heure encore, chargé de son précieux fardeau et arriva devant le rancho, quelle ne fut par sa surprise en voyant toutes les fenêtres éclairées et des ombres passer et repasser précipitamment !

Pressentant un malheur ; il entra en toute hâte, trouva sa femme tout en larmes : " Zoël, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, notre pauvre petite Alice a disparu depuis cette après-midi ! "

— " Notre fille serait perdue le jour même où je viens de sauver la vie à un autre enfant ! Non, Dieu est trop bon ! " répondit Zoël, entr'ouvrant ensuite son manteau par une inspiration soudaine, il présenta à la lumière la figure de l'enfant toujours évanoui dans ses bras.

C'était Alice !

Lorsqu'elle fut ranimée, plus encore par les larmes de sa mère que par un cordial généreux, tout s'expliqua : Dans son impatience, d'avoir sa poupée, la petite espiègle était partie au devant de son père, sans prévenir personne. Après avoir marché jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, elle avait été surprise par l'orage. Epouvantée, transie, elle était enfin tombée à l'endroit où son père avait été assez heureux pour la retrouver presque sans connaissance.

Zoël Lesueven, après avoir réalisé une fortune modeste, est revenu habiter la lande bretonne et son premier voyage a été un pèlerinage au sanctuaire de notre Dame d'Auray. Alice, qui est maintenant une grande fille, a naïvement suspendu à l'autel de Marie, le jouet précieusement conservé dont le désir trop impatient avait failli lui être fatal.

A. GAUDEFROY.

Les sucres.

Je reviens des sucres et j'éprouve le besoin d'en parler. Prêtez-moi cinq minutes d'attention et je vous dirai tout ce que j'en sais.

J'ai 31 ans, justement l'âge où l'on dédouble le *Cap des*

Illusions pour entrer dans les eaux tourmentées de la *Réalité*.
Je dirai la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Il y avait longtemps que j'attendais prôner, sur toutes les gammes et sur tous les tons, le plaisir qu'il y a d'aller aux sucres. Que de beaux discours j'avais entendus sur cette *tire* délicieuse qui coule sur la neige en ruisseaux d'or ! Que de descriptions brillantes de cette poétique cabane avec ses feux joyeux et ses vapeurs sucrées ! Et la trempette...et les ceufs au sucre..., et l'écume...n'était-ce pas le comble du bonheur ici bas de toucher du doigt, et surtout du palais, ces réalités mystérieuses ?...

Voilà quels avaient été mes rêves, quinze jours durant au moins, avant notre départ.

Maintenant tournons la médaille et voyons le revers. Voici, sans poésie, ce que c'est que d'aller aux sucres.

La veille au soir on se dit : Demain, je me lèverai de grand matin, je me raserai pour être beau garçon et je déjeunerai copieusement.

On se lève trop tard, on s'habille à la hâte, on part l'estomac vide et le visage en friche.

..Bientôt le train nous dépose à X..., comme des ceufs d'autruche, et file sans s'occuper d'avantage de notre sort. Nous repartons à pieds et nous marchons deux milles sur les traverses de la voie ferrée. Nous arrivons, savez-vous où ?... A la sucrerie ?... Nenni vis-à-vis seulement... Nous prenons le champ sur la croute mal affermie. De temps en temps, nous enfonçons jusqu'à la ceinture, car il y a encore de la neige à pleine clôture...

Enfin nous sommes rendus. Ouf !...Le plaisir va donc commencer. Point du tout. Nous sommes sur un coteau. Un vent glacial nous pénètre jusqu'aux os. Nous entrons dans la cabane tant désirée. Peste ! la fumée nous étouffe, tout le monde se frotte les yeux ; nous sommes grillés d'un côté, nous gelons de l'autre. A bout de ressources on se prend jouer aux cartes. On perd ou on gagne. Qu'importe ?

pourvu qu'enfin il nous soit donné d'apaiser les cris de notre estomac à jeun.

Enfin le dîner est servi ; on se rue sur la table, on dévore des quartiers de lard rôtis à la broche, on arrange du pain noir et on boit du sirop. L'avant-midi est passé ; la moitié du plaisir est déjà fini et on commence à ressentir bientôt les atteintes d'une forte migraine.

On se console encore en pensant que la *tire* n'est pas faite. Nous y sommes. Le précieux liquide est en ébullition. Tous, même les plus malades, sont à leur poste, autour de la chaudière, tenant d'une main un vase quelconque, rempli de neige sale, et de l'autre, la palette traditionnelle. La fumée n'épargne pas nos yeux. N'importe, chacun tient bon. L'écume apparaît à la surface du liquide bouillant et vingt cinq palettes s'abaissent en même temps pour la recueillir. On se brûle les doigts et la bouche, une pluie de sirop inonde les habits. La *tire* est faite ; les moins éccourés en prennent ce qui leur faut, puis on songe au retour.

Ce n'est pas le plus facile. Malgré le froid, le soleil est parvenu à fondre la croute de la neige. C'est à la nage qu'il faut revenir prendre le train de Montréal.

En revenant chacun s'efforce de se persuader qu'il s'est bien amusé, et même, on le sait, un trop grand nombre réussissent à le faire croire aux autres. Moi, je soutiens qu'ils n'ont montré que le bon côté de la médaille.

RUSTICUS.

LE LIVRE DE PREMIERE COMMUNION.

(*La Semaine des Familles.*) (1)

C'était hier matin... deux coups légers furent frappés à la porte de ma chambre, et sur ma réponse : "Entrez !" ma nièce Marie, ravissante jeune fille de dix-huit ans, parut sur le seuil, les yeux brillants de joie.

(1) Lacroix, Paris.

“ Tante chérie, me dit-elle avec un air mystérieux, je viens d'acheter le livre de première communion de Guite, ce missel qu'elle désirait tant, tu sais ? Va-t-elle être heureuse. Petit père et maman ont permis, ah ! que j'ai donné mes vingt francs de bon cœur ! Il est joli, n'est-ce pas ? ”

Et elle faisait miroiter avec complaisance au soleil la teinte douce de la reliure, et les fines vignettes des feuillets.

“ Il est très beau, ma mignonne ; mais Guite a déjà reçu tant de livres ! celui-ci me semble plutôt un livre de mariée que..... ”

— Chut ! interrompit Marie en m'embrassant, si tu disais cela devant petite mère, il faudrait remettre le missel au libraire, et ce serait un gros chagrin pour ma sœur et pour moi. Viens-tu au jardin, tu seras témoin de la joie de Marguerite ? ”

Sous la tonnelle où le rosier grimpant commence à montrer quelques bourgeons, la fillette était assise. Elle avait délaissé pour un instant sa poupée préférée, l'avait couchée au milieu d'une corbeille de myosotis et tournant résolument le dos à “ sa fille ”, Guite égrenait son chapelet avec une ferveur touchante.

Le sable de l'allée craquant sous nos pas lui fit lever la tête... Elle aperçut le missel, et sa jolie figure devint rouge de plaisir : d'un bond elle se jeta dans les bras de sa sœur sans pouvoir dire autre chose que ces mots “ Ah ! sœur Marie ! sœur Marie ! ”

Et pendant un instant il y eut un mélange de boucles brunes et blondes ; on s'embrassait à s'étouffer.

“ Tu désirais donc bien le missel, Marguerite ? demandais-je enfin quand les premiers transports furent un peu calmés.

— Oh ! tante, dit-elle, en fixant sur moi ses grands yeux bleus tout rayonnants de joie, j'y rêvais ? Il est si beau ! Et puis, on a donné le pareil à mon amie Louise, nous serons demain comme deux sœurs. . . Merci, merci, sœur Marie, que tu es bonne ! mon Dieu ! que tu es bonne pour ta Guite ! ”

Comme elle achevait ces mots, ma sœur arrivait avec Dme Def et sa fille Louise, et les exclamations joyeuses recommencèrent entre les deux enfants.

“ C'est le frère du mien, disait Louissette : même couleur, même titre, même vignettes ! ”

— Le tien est aussi lourd ?

— Oui, oui, aussi lourd, aussi grand et... Qu'as-tu, maman ? dit soudain Louise, tu parais toute triste.

—Oui, chérie. . . Avant d'aller te chercher au couvent, j'ai fait une visite qui m'a serré le cœur. . . Figurez-vous, madame, continua Mme Def en s'adressant à ma sœur, qu'en passant rue Neuve j'ai eu l'idée de monter chez un de nos anciens ouvriers que je n'avais pas aperçu de longtemps. Je frappe.... une voix faible répond : "Entrez", et qu'est-ce que je vois. . . la femme pâle, décharnée, roulée par terre dans de mauvaises couvertures ; l'homme paralysé, assis sur une chaise, le regard fixe, l'air hébété. . . Ils étaient là tous deux préférant la mort, je crois, plutôt que d'avouer leur détresse. . . C'étaient autrefois de rudes travailleurs et d'honnêtes gens, il a fallu la maladie, et une fierté peu commune pour les réduire à pareille misère... jamais je n'ai désiré la fortune comme à cette heure-là.... Nous allons essayer, n'est-ce pas ? de leur envoyer quelques secours en attendant que le bureau de bienfaisance leur vienne en aide d'une façon discrète ? En parlant à...."

Marguerite s'était soudain levée :

"Ah ! madame, dit-elle très vite pendant qu'une profonde rougeur couvrait son charmant visage, sœur Marie vient de me donner ce missel ; mais le libraire le reprendra certainement, ce sera toujours vingt francs pour ces pauvres vieux."

Et comme la sœur aînée se récriait :

"Je t'en prie, lui dit la petite, laisse-moi faire ; sœur Marie, cela me portera bonheur."

Dans ses yeux brillaient quelques larmes... larmes de joie ou larmes de regret ? les deux sans doute ; en tous cas le sacrifice était accompli d'un cœur vaillant.

Et Louisette, devant l'héroïsme de sa compagne, ne voulut pas rester en arrière.

"Maman, dit-elle, nous remettons aussi mon livre, n'est-ce pas ? avec quarante francs on pourra sans doute acheter bien des choses ?"

Le soir même, les deux enfants gaies comme des fauvettes allaient mettre leur pièce d'or dans la main des époux R***

"Nous faisons notre première communion demain, dirent-elles ensemble aux vieux tout attendris, vous ferez fête vous aussi et priez de loin pour nous. On va vous apporter un bon lit, dormez-y cette nuit de tout votre cœur."

Et après avoir posé leurs lèvres fraîches sur les fronts ridés qui s'inclinaient devant elles, elles partirent pendant que les deux malheureux murmuraient une bénédiction.

Ce matin, en m'éveillant, j'ai entendu un nouveau "toc, toc"

à ma porte...c'étaient encore Marie qui entrait avec un petit paquet soigneusement ficelé.

—C'est le missel, dit-elle avec un sourire.

—Comment ! tu ne l'avais pas remis ?

—Oh si ; mais, vois-tu, tante chérie, je n'en ai pas dormi de la nuit...Elle tenait tant à ce livre, cette petite, que son sacrifice m'a remué le cœur. J'ai compté ma bourse, il y avait encore dix francs, alors de bonne heure j'ai été trouvé petit père et...

—Et ?

—Il m'a avancé les autres dix francs sur ma pension du mois. J'ai couru chez le libraire, il dormait comme une marmotte ; mais j'ai fait tant de vacarme, qu'il s'est levé, et voilà le missel. Guite l'aura, la chérie ; maman n'a posé qu'une condition : c'est que je le lui donnerai seulement ce soir pour la confirmation.

—Et Louise ?

—Louise l'aura ce soir aussi, sa mère me l'a dit. Oh ! tante, elles méritent bien cela toutes deux ! Ont-elles été admirables, ces enfants-là !

Il y a un instant, Marguerite de retour de la messe est venue m'embrasser : qu'elle était belle et touchante sous son grand voile et sa couronne de roses blanches !

—J'ai prié pour toi, m'a-t-elle dit entre deux baisers, et aussi pour lui, ce cher papa que tu regrettes tant.

—Merci, mignonne, et, dis-moi, n'as-tu pas songé à ton fameux missel ?

—Pas une seconde, a-t-elle répondu en fixant sur moi ses yeux candides, mais j'ai pensé "aux vieux", ils ont l'air si bon, que je les aime, vois-tu, ma tante !.....

Lecteurs, l'histoire est *vraie*. Puisse-t-elle faire monter une larme à vos yeux, serrer votre cœur d'une douce émotion, mettre sur votre front une légitime fierté...Les petites Françaises ont encore la générosité de nos aïeux !

MATHILDE AIGUEPERSE.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE PREMIER (Suite)

9 heures. Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! c'est à n'y pas croire. Réponse favorable sur toute la ligne. Le Saint Père accepte les conclusions de mon mémoire, dans toute l'étendue et la sincérité de mes demandes. Ma joie est si grande qu'elle en est calme. Je n'ai pas de mots pour le dire. Je télégraphie demain matin à Mgr Fabre. Je lui écrirai ensuite les détails, en lui envoyant la réponse du Cardinal Simeoni. Je vais dire comme M. T... "remarquez bien, il n'y a que cinq jours que j'ai vu pour la première fois, l'éminentissime de la Propagande ; je lui ai fait quatre visites coup sur coup ; écrit deux mémoires, un long et un court ; et voici, comme par enchantement deux de mes questions de réglées, deux sur quatre." Dieu soit béni ! Les deux autres prendront plus de temps, une surtout ; de sa nature, elle est longue et compliquée. Mais j'espère, j'ai confiance. Après un si bon commencement, l'espérance n'a rien que de naturel. *Nothing succeeds like success.* Je vais avoir quelques jours, ou peut-être quelques semaines de répit, et de répit forcé, Mgr Jacobini est en convalescence. Il a été très-malade de la grippe, on l'a cru en danger de mort pendant plusieurs jours. Il peut se faire qu'il ne puisse se mettre à l'ouvrage avant plusieurs semaines. N'importe, j'attendrai ; on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois. Pendant ce temps, je préparerai mes pièces, je visiterai les cardinaux. qui font partie de la Propagande ; enfin je tâcherai de faire en sorte que ce ne soit pas un temps perdu. Dieu soit béni ! Comme je vais dormir tranquille, quoique cependant je n'aie pas encore perdu une heure de sommeil par inquiétude. Quelque chose me disait au fond du cœur que je réussirais, mais je ne pensais pas que ce serait si tôt. Merci à vous, chère, chère mère, merci à vous, bon ami ; merci aux religieuses et aux élèves du couvent ; merci à tous ceux et celles, qui ont prié pour le succès de mes affaires. Il est probable que quand cette lettre vous arrivera, on

connaîtra au moins le sens du télégramme que j'envoie à Monseigneur. Dans tous les cas, soyez discrets. Il y a dans ces lignes des réflexions qu'il ne serait pas bon de rendre publiques. Il vaut mieux en dire moins que trop. Trop gratter cuit, trop parler nuit. *Deo gratias!*

CHAPITRE DEUXIÈME.

DU 7 AU 14 FÉVRIER.

Vendredi, 7 février. — A 8 heures, je me rendais au Vatican pour assister au service anniversaire de Pie IX. Hier je rencontrai plusieurs prêtres qui avaient voulu se procurer des billets d'entrée, et qui n'avaient pu en obtenir, le cadre des admissions étant épuisé. J'essayai un autre moyen. Hier soir, après notre entrevue avec le cardinal Simeoni, je lui dis que je désirais beaucoup être présent à la cérémonie funèbre du lendemain. "Très-bien, dit-il, signor, très-bien, vous aurez votre place." Il sonne son secrétaire et me fait délivrer la carte ci-incluse qui me fut une clef pour m'ouvrir toutes les portes.

Je me rends donc une heure et demie d'avance et je pus me choisir une bonne place en avant.

Le service se chantait dans la chapelle Sixtine, la chapelle où ont lieu la plupart des solennités dans lesquelles le pape officie en personne. Les peintures sont de Michel-Ange, plafond et murs latéraux. Ces fresques passent pour les plus belles du monde entier. Il faudrait un petit volume pour en donner une description. Les murs latéraux représentent des scènes puisées de l'ancien testament à droite, et à gauche puisées de la vie de Jésus-Christ. Le plafond raconte l'histoire de la création, et tout le fond de la chapelle constitue un seul et même tableau, composition colossale, intitulée *Jugement dernier*. Paradis, boucs, brebis, enfer, tout y est. Blaise de Césène avait critiqué le tableau en quelques-unes de ses parties. Pour se venger, Michel-Ange le peignit dans un coin de l'enfer, avec des oreilles d'âne et une queue de serpent. Blaise

demanda avec instance au Pape de faire effacer son portrait. Mais le pape répondit par ce bon mot : "où es-tu placé ? — Dans l'enfer. — Si tu étais dans le purgatoire, il y aurait un remède, mais dans l'enfer il n'y a pas de rédemption. *In inferno nullà est redemptio.*"

Les cardinaux arrivaient les uns après les autres : le cardinal Monaco, le doyen du sacré-collège, le cardinal Parocchi, le Vicaire du pape à Rome, le cardinal Mazella, le savant Jésuite, notre bon vieux père le cardinal Simeoni, le cardinal Rampolla, le secrétaire d'état, au port militaire.

Immédiatement, devant moi, se trouvaient les sièges des ambassadeurs auprès du Souverain-Pontife remplis de dignitaires galonnés sur tous les sens, au milieu desquels se détachaient, avec son habit rouge, notre gros général Symmons. Sur les sièges d'honneur, je reconnus notre ancien gouverneur, Lord Dufferin, aujourd'hui ambassadeur auprès du roi Humbert au Quirinal.

Les gardes nobles, avec leur riche costume, sabre au côté, lance au poing, ayant sur la tête les uns des casques en crête de coq étincelants, les autres de blancs panaches, se tenaient sur deux lignes dans l'allée. Un bon nombre de religieuses, qui n'avaient pu trouver place dans les bancs, au milieu d'une cohue pressée, se faufilaient à travers les militaires et les déplaçaient. C'était charmant de voir ces cornettes en lutte avec les armes et remporter la victoire. Ce que femme veut, Dieu veut.

Le cardinal Hohenlohe, officiant, entra et vint s'asseoir à la banquette. Puis apparut la croix annonçant le Pape. Toute l'assistance se leva, les couds s'allongèrent, le silence se fit, on aurait pu entendre tomber une épingle.

Le Pape, entouré de prélats, portant les pans de sa chape, la mitre blanche sur la tête, parut grand, fluet, avec une figure d'ascète ; un frisson courut par tous mes membres, on se sent en face d'une majesté devant laquelle palissent toutes les grandeurs de la terre. Le Saint-Père vint prendre place à son trône, il était à cent pieds de moi ; avec une lunette je le rapprochai à vingt pieds. Les ans ont laissé sur toute sa personne

les traces de leur passage ; mais quelle énergie dans ces traits ! quelle finesse dans toute cette physionomie ! on sent que cet homme, en quelque sorte dépouillé des liens de la chair, vit par la volonté ; et la tête, l'intelligence en lui, toujours de plus en plus forte, toujours jeune, survit à des enveloppes corporelles qui s'en vont, ou plutôt les soutient et les ressuscite.

Le service fut chanté, fut enlevé par un chœur nombreux. Inutile de dire que c'était beau. Un jour le roi Henri IV, après avoir entendu raconter une action d'héroïsme, disait : " Pends-toi, brave Crillon, tu es surpassé." Et moi je dirai : "Pends-toi, monsieur Polycarpe, tu es vaincu."

Le Saint Père chanta l'absoute. Il circula par toute l'assemblée comme un courant de solennelle majesté. La voix du pape est forte et tremblante. Quand il étendit la main pour faire le signe de la croix sur le drap mortuaire, il y avait dans le mouvement quelque chose de vaste que n'ont pas les autres évêques : le successeur de Pierre, de son geste, embrasse le monde.

Je sortis à midi et quart, content de mon avant-dîner. Je pris un omnibus à la Place de St.-Pierre qui me déposa à la Place de Venise ; de là je sautai dans un petit char urbain, qui me transporta à la Place des Thermes, à cinq minutes d'ici ; le tout pour six sous, j'avais traversé Rome dans toute sa largeur, ayant pris quarante minutes. J'aurais pu faire ce chemin à pied en une heure ; mais comme j'avais l'estomac vide, cela m'aurait fatigué. Et quoi qu'on en dise, je sais prendre soin de moi.

Samedi, 8 février. — Je n'ai pas oublié que ma première visite à Rome avait été pour celle qu'on honore à Ste-Marie Majeure, et que là, dans la simplicité de mon œuil, j'ai mis mes affaires sous sa protection. A la suite du succès de cette semaine, je lui devais une autre visite, celle-ci de remerciement. Après dîner, un peu fatigué, ayant été plongé tout l'avant-midi dans le dépouillement et les réponses de ma correspondance accumulée, je fis une marche du côté de cette basilique. J'en profitai pour la visiter dans tous ses détails, le livre d'explications à la main. Impossible de tout vous décrire, alors ne décrivons rien.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE XI

Moi, Madeleine ! s'écria Augustine qui ne put s'empêcher de trasaillir ; mais, enfant, qu'est-ce donc qui vous fait croire cela ? En tous cas, Dieu le sait, ce n'est pas encore la sainteté qu'il y a en moi, ajouta-t-elle avec amertume. N'est-ce pas Rosalie ?

En effet, je l'avoue, reprit Rosalie, avec cette naïveté enfantine qui rendait la vérité déjà si sévère en elle-même, plus piquante encore sur ses lèvres, c'est vrai, vous n'êtes pas une sainte, mais c'est précisément pour cette raison peut être que les grands pécheurs... les grands saints... et... Mais ici Rosalie s'aperçut qu'elle était à dire des choses pénibles pour Augustine et elle s'arrêta tout court.

Et.....Et quoi ?.....demanda Augustine, que divertissaient les manières embarrassées de Rosalie ainsi que la rougeur qui montait à son front. Et quoi donc ? ajouta-t-elle, déterminée à la faire parler jusqu'au bout.

Hé bien, si vous voulez le savoir, reprit Rosalie avec un courage désespéré, je dis que ce sont toujours les plus rétives et celles qui donnent le moins de satisfaction dans les commencements qui finissent par devenir Madeleines à la fin.

Augustine fronça le sourcil, mais comme elle avait conscience qu'en dépit de cette opinion tranchante, Rosalie l'aimait et le considérait comme infiniment supérieure aux autres, elle prit le parti de ne pas se fâcher, et même elle ajouta avec une indifférence assez bien simulée :

Hé bien, je crois que c'est assez vrai pour la plupart des cas, mais à coup sûr il n'en sera rien pour moi, car je vais partir, j'espère, dans quelques jours, et il n'est pas vraisemblable que je revienne même pour l'honneur et la gloire de me faire Madeleine.

Quoi ! vous allez nous quitter ! s'écria Rosalie avec terreur. Et partir justement à la veille de notre grande fête, la Ste Madeleine.

Une fête, répéta Augustine avec mépris ! J'imagine quelle espèce de fête on peut vous donner ici !

Oh ! mais c'est une très-belle fête, je vous assure, s'écria l'enfant, et aussi, avec un grand dîner : de l'agneau sauté aux petits pois, des tartes aux groseilles et toutes sortes de bonnes choses.

En vérité, toutes les délicatesses de la saison, ricana Augustine. Mais, vous êtes-vous déjà demandé, Rosalie, quel âge aura cet agneau, comme vous l'appellez, au mois de juillet prochain ?

Quel âge ? Mais je ne vous comprends pas ! dit Rosalie, trop peu dialecticienne pour pouvoir saisir les malignes conséquences de cette insinuation ; et elle continua avec volubilité : et puis le soir nous prenons le souper avec nos mères dans le jardin, nous avons des fruits nouveaux et puis nous nous amusons ensuite jusqu'à...

Tout cela est bien beau et très délicieux, je n'en doute pas, dit Augustine en l'interrompant sans cérémonie, mais je suis trop fatiguée pour écouter ce soir le reste du programme, et... mais que diantre ! avez-vous donc fait de vos cheveux, enfant ? s'écria-t-elle en s'interrompant tout-à-coup, car elle venait de remarquer que la longue chevelure noire de Rosalie, dont elle s'était fait nul scrupule d'admirer maintes fois les boucles ondoyantes encadrant la figure de l'enfant, avait été entièrement coupée, pour ne laisser que quelques mèches, courtes, rudes et échevelées, qui lui donnaient, sous son bonnet de mousseline, un air de garçon tout à fait prononcé. Qu'avez-vous fait de votre tête ? Où sont vos cheveux ? répétait-elle d'un ton que l'expérience du passé lui disait devoir arracher tôt ou tard une réponse à la docile petite créature à qui s'adressait cette question.

Mais Rosalie, avait sur ce sujet des idées arrêtées et pour cette fois du moins, elle était déterminée à garder son secret. Pourtant si elle ne voulait pas dire la vérité elle ne pouvait pas non plus faire un mensonge, et elle hésitait perplexe, cherchant le moyen de tourner la question, quand il vint à la pensée de la soupçonneuse Augustine que c'étaient les sœurs qui avaient coupé les cheveux de l'enfant, contre son gré, pour la punir de quelque légère infraction au règlement. Un sentiment immense d'indignation satisfaite s'empara aussitôt de son âme. Enfin, pensait-elle, elle les avait prises, ces sœurs, en flagrant délit. Ainsi, avec tout cet extérieur de bonté, elles pouvaient être tyranniques à ce point, lorsque les pauvres créatures confiées à leurs soins, étaient assez dociles pour se soumettre. Il n'était pas dans le caractère d'Augustine de garder pour elle sa découverte, aussi elle s'écria à haute voix :

Regardez, Ernestine ! voyez ce qu'on a fait à Rosalie ! C'est vraiment une indignité !

Mais, Rosalie, qu'avez-vous donc fait de vos cheveux, demanda à

son tour Ernestine ? Et en un instant tous les yeux furent fixés sur l'enfant et le petit groupe fut dans l'agitation la plus complète.

C'est là une des pénitences de vos chères mères, je suppose continua Augustine. Comment ont-elles osé commettre un acte pareil, et comment avez-vous été assez folle pour les laisser faire ?

Les laisser faire ! Que dites vous là, Augustine ? Allons ; puisqu'il faut absolument que vous le sachiez, je vous dis que c'est moi qui me suis coupé les cheveux et personne autre n'en a eu connaissance.

Prétendez-vous dire que de plein gré vous vous êtes coupé les cheveux, demanda Augustine ? Bah ! enfant, elles ont dû vous le commander. Vous ne pouviez pas et vous n'auriez pas voulu faire de vous-même semblable folie.

Je le pouvais, cependant, et je l'ai fait, dit Rosalie hardiment ; personne n'en a même eu la pensée que moi.

Mais pourquoi cela, dites-vous ? insista Augustine. Vous aviez de si beaux cheveux et vous voilà maintenant un véritable épouvantail.

S'il faut encore vous le dire, je les ai coupés pour les donner à Notre Dame, dit Rosalie à bout d'arguments et incapable de tourner plus longtemps les pressantes questions d'Augustine.

Mais pourquoi ? répétait toujours Augustine sur un ton de parfaite incrédulité.

Je ne le sais pas, c'est-à-dire que je ne puis pas vous le dire, dit Rosalie. Et maintenant Augustine ne parlons plus de cela ; notre mère nous regarde et elle va croire que nous sommes toutes à nous quereller.

(A suivre)

M. Latulippe est prié d'envoyer le reste du manuscrit.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts. Franc de port.

LA LAMPE DE L'EXPIATION

A Venise, au palais des doges, une lampe brûle depuis trois cents ans. Elle a été allumée en expiation de la condamnation d'un boulanger innocent du crime dont il était accusé.

Les juges qui le condamnèrent ont légué à la ville une somme dont le revenu doit être consacré à l'entretien de cette lampe. A Venise, depuis cette époque, au moment où des juges vont prononcer une sentence, un huissier, de noir tout vêtu, s'avance et saluant le tribunal d'une voix grave : " Souvenez-vous du boulanger ! "

Ce malheureux gagnait péniblement sa vie et celle de ses deux enfants. Un jour, dans une rue voisine de la sienne, on trouva un riche usurier, sorti ce jour-là avec une grosse somme, la poitrine trouée de dix coups de couteau. Le boulanger était le plus pauvre du quartier. On le déclara coupable et, malgré ses protestations, ses invocations à la Vierge, ses larmes, il fut exécuté. Quelques jours après — sa femme et ses enfants étaient morts de faim — on découvrit que le vieil usurier avait été assassiné par un gondolier.

L'Ecole et la Famille.

Il est des âmes limpides et pures, où la vie est comme un rayon qui se joue dans une goutte de rosée.

La belle Mme X... est affligée d'un terrible coryza qui la désespère en rougissant son joli nez.

Elle s'impatiente contre son médecin :

— Mais enfin, vous, docteur, quand vous êtes enrhumé du cerveau, que faites-vous ?

— J'éternue, madame.

Il en est du bonheur comme les montres : les moins compliquées son celles qui se dérangent le moins.

CHAMFORT.

La beauté est une fleur dont la bonté est le parfum.